

La politique par la rue

Manifestations et propagande politique à Mexico durant la campagne présidentielle de 1909-1910

*Loïc Abrassart**

“

À la différence de Paris dans la Révolution française, et malgré la victoire au Mexique de la ‘classe politique’, ni la capitale Mexico ni les villes (notamment industrielles) n’ont été le lieu d’événements décisifs pour le sort de la Révolution”.¹ Si cette affirmation peut difficilement être contestée concernant le sort militaire de la révolution, on peut cependant la nuancer: ce qui se joue dans la Révolution mexicaine n’a pas seulement à voir avec la désignation d’un vainqueur. La ville de Mexico est ainsi un des terrains principaux sur lesquels se déroule un des préliminaires politiques de cette révolution: la campagne pour les élections présidentielles de 1910.

Cette campagne électorale, la première du genre au Mexique par son ampleur et par la multiplicité des acteurs politiques qu’elle mobilise, se caractérise notamment par l’irruption de la manifestation dans l’espace public élémentaire, celui de la rue. Si celle-ci est le théâtre d’événements politiques nombreux avant cette date dans l’histoire du Mexique, c’est au cours de la campagne présidentielle de 1910 que son usage devient récurrent, systématique. Il faut dès lors s’interroger sur sa place, son rôle, ses implications symboliques et concrètes dans les événements qui conduisent à la chute d’une autocratie vieille de 35 ans et débouchent sur la première révolution du XX^e siècle.

Les manifestations sur lesquelles nous avons travaillé, les principales ayant eu lieu dans la ville de Mexico, sont au nombre de 10 sur un an pour la période de la campagne électorale proprement dite: les 25 avril, 5 mai, 10 septembre 1909 et le 2 avril 1910 pour les réélectionnistes; les 6 février, 20 mars, 7 avril, 1^{er}, 29 mai et 11 septembre 1910 pour les anti-réélectionnistes.

Doit-on les tenir pour quantité négligeable? On est certes loin de l’inflation manifestante des deux années de gouvernement madériste (1911-1913), mais on se trouve devant une situation inédite depuis le début du Porfiriato. L’objet prend une importance singulière si l’on tient compte de la vingtaine de manifestations ou rassemblements publics qui se déroulèrent lors des tournées électorales de Madero hors du District Fédéral dans la même période, et des obstacles mis par les autorités à l’organisation de telles mobilisations publiques.

Évidemment, ce n’est pas seulement l’importance numérique du phénomène qui est à considérer.

Nous verrons comment on en arrive au cours de cette campagne à manifester, ou plutôt à utiliser la manifestation, quelles vertus et quelles propriétés on lui attribue, ce que les acteurs politiques eux-mêmes en attendent et, à travers une étude sommaire de la morphologie des manifestations et leurs parcours, nous tenterons de savoir d’où vient la manifestation et ce qu’elle introduit comme rupture dans le système des pratiques politiques.

* CEMCA.
Université de Paris-I.
loic.abrassart@wanadoo.fr

La manifestation comme propagande

La mise en scène de la réélection, dont le procédé est mis en œuvre par le *Círculo Nacional Porfirista* et le *Partido Reelectionista*, est codifiée à l'extrême: des gouverneurs d'état proposent la candidature du général Díaz, attendent les instructions du pouvoir central pour lancer une campagne de presse, forment des clubs politiques qui appellent à des conventions locales. Leur but est de réaliser une Convention nationale dont les représentants les plus illustres iront demander à Porfirio Díaz d'accepter sa candidature.² Le schéma classique se réalise lors de la *Gran Convención Nacional Reelectionista*, en mars 1909, et Díaz accepte sa candidature lors d'une entrevue avec les délégués de la convention le 2 avril.

L'instauration d'une vice-présidence en 1904 et la montée des oppositions politiques dans quelques états (notamment les états de Coahuila où Madero mène plusieurs campagnes indépendantes et dans une certaine mesure le Nuevo León ou le Jalisco avec le *reyisme*) vont modifier quelque peu le jeu. À l'approche du lancement de la campagne de 1910, les porfiristes se divisent en deux factions, qualifiées par Roque Estrada³ de *porfirismo científico*, représenté par le vice-président Ramón Corral, et de *porfirismo popular*, incarné par Bernardo Reyes. Les partisans de Reyes feront campagne pour la formule Díaz-Reyes, mais échoueront à faire pression sur le président pour que le gouverneur du Nuevo León soit choisi comme candidat à la vice-présidence. Ils subiront une répression quelquefois très dure. La célèbre entrevue Díaz-Creelman de février 1908, au cours de laquelle le général avait laissé entendre que l'existence d'un parti d'opposition serait le bienvenu et qu'il pensait laisser la place en 1910, se révèle une farce amère pour les plus prudents, une désillusion sévère pour les plus aventureux.

Ceux que l'on appelle les anti-réélectionnistes, quant à eux, ne peuvent compter sur les mêmes réseaux que le porfirisme pour lancer une candidature. Tout leur fait obstacle, depuis les gouverneurs d'état jusqu'aux chefs politiques locaux. Le travail de propagande mis en place au départ par Francisco Madero et ses partisans est sensiblement le même (création de clubs et d'une presse militante, réalisation d'une convention nationale qui postule à des candidats), mais l'objectif est différent: il ne s'agit

pas d'activer un réseau, mais bien de le créer de toutes pièces.

La grande innovation de l'anti-réélectionnisme est d'organiser des tournées électorales à travers le pays pour promouvoir la création de clubs. Si les soutiens de Madero sont dans un premier temps ceux de la classe moyenne lettrée (professions intellectuelles, libérales, journalistes, fonctionnaires moyens), ils sont trop limités pour représenter une véritable audience nationale. Le *reyisme*, au contraire, s'appuie sur une base composée d'artisans, d'étudiants, qui connaissent déjà des formes organisationnelles, et sur une partie des militaires et des classes moyennes. C'est globalement cette base plus populaire que récupère le madérisme après le renoncement de Reyes à mener la bataille, en juillet 1909.

De ces tournées va naître une pratique de l'espace public nouvelle s'agissant d'un parti d'opposition, qui donnera jour à une forme hybride inédite, entre *meeting* de rue et rassemblement populaire:

Hasta antes de entonces una minoría vigorosa, usando distintos medios, había preparado el ánimo de la opinión pública. Las ideas fueron sembradas por el periódico, las caricaturas, los folletos y los libros; y en más reducida escala por la cátedra y las conferencias. Pero salir a la plaza pública y agitar al pueblo, eso, únicamente lo comenzó a llevar a cabo Francisco Madero.⁴

Avant Madero, bien sûr, nombreux sont les groupes et clubs *reyistes* à descendre dans la rue, voire à tenir *meeting* dans un espace ouvert de la ville, notamment à Monterrey ou Guadalajara.⁵ On peut donc difficilement faire des madéristes les "inventeurs" du rassemblement électoral de rue. Cependant, c'est dans sa systématisation, sa récurrence et son usage de préliminaire à la création de clubs politiques qu'innove le madérisme.

Pour les anti-réélectionnistes, la propagande doit être avant tout dirigée en direction du "peuple", des "masses" jugées ignorantes des droits politiques que leur confère la Constitution, au premier rang desquels ceux de voter librement, y compris pour des candidats indépendants, et de s'organiser.⁶ Dans un pays où moins du 20% de la population sait lire et écrire, le journal reste un moyen limité pour toucher le plus grand nombre, même s'il ne faut pas sous-estimer les relais possibles (discussions, rumeurs). Le *meeting* public, en plein air, devient le moyen de s'adresser à une population plus large que



celle des partisans déjà organisés; il est le principal vecteur de diffusion du message anti-réélectionniste. Les tournées électorales sont dès le départ productrices d'actes publics qui constituent l'essentiel du travail de propagande.

À Mexico, les partisans de l'anti-réélectionnisme sont relativement plus nombreux qu'ailleurs, et plusieurs clubs existent déjà lorsque débute réellement la campagne en juin 1909. Mais là aussi, il s'agit à la fois d'élargir une base sociale maigre et d'éveiller la conscience citoyenne. Le journal d'opposition *México Nuevo*, dans son compte-rendu de la manifestation du 1^{er} mai 1910, écrit:

*La manifestación [...] es el mejor testimonio de la conciencia del público en el ejercicio de inalienables derechos que le garantiza la Constitución; es la mejor fisonomía de una sociedad que se robustece en firmes creencias y en propósitos indeclinables; es, en una palabra, la voz honrada y viril del ciudadano verdadero que clama contra el abuso del absolutismo del poder ...*⁷

Mais la manifestation n'est pas seulement le moyen de la propagande. Elle devient aussi, pour les partisans de la réélection comme pour ses détracteurs, le moyen d'exhiber publiquement les soutiens dont on dispose. Née de la propagande, la manifestation doit aussi témoigner, à la façon d'une preuve, que le pays est bien de son côté: "*La democracia nace en forma de aspiración colectiva, se demuestra con manifestaciones como la del domingo*" résume *México Nuevo* après la journée du 1^{er} mai 1910.⁸

La manifestation comme preuve

Si les défilés réélectionnistes et les manifestations anti-réélectionnistes diffèrent dans leurs modalités, chacun des deux partis en use à la façon d'une démonstration. Lorsque la rhétorique du discours ne suffit plus, la manifestation semble être appelée à la rescousse pour tenter de représenter concrètement l'appui, le soutien, voire la popularité.

Dès avril 1909, les partisans de la réélection organisent deux manifestations publiques à l'occasion de la proclamation de la candidature de Porfirio Díaz. Ces deux défilés organisent de façon différenciée le soutien à Porfirio Díaz.

La manifestation du 25 avril 1909 représente la société urbaine, entendue comme les secteurs de progrès de la nation. On annonce la présence des "*banqueros, agricultores, comerciantes, industriales, hombres de ciencia y letras, rentistas, empleados, estudiantes, profesores y todo aquello que de alguna manera represente las vivas fuerzas de nuestra metrópoli*".⁹ Au contraire, ou plutôt de façon complémentaire, la manifestation du 5 mai rassemblera des représentants de la classe ouvrière de tout le pays. Ces deux exemples indiquent ce que les manifestations doivent incarner: d'une part la figure de la nation porfirienne représentée dans toutes ses composantes (c'est-à-dire une représentation à la fois corporatiste et insistant sur l'œuvre "modernisatrice" du Porfiriato) et d'autre part celle du "peuple", incarnée par la classe ouvrière (là aussi de façon corporatiste et de plus paternaliste). Ce n'est pas un hasard si la journée du 25 avril est organisée par le Club Reeleccionista, c'est-à-dire le parti scientifique favorable à l'élection à la vice-présidence de Ramón Corral, et si celle du 5 mai l'est par le Círculo Nacional Porfirista, dans lequel se retrouvent les proches de Bernardo Reyes.¹⁰ La manifestation acquiert donc la vertu d'incarner la "preuve" des soutiens dont on dispose: preuve que la candidature est soutenue par le peuple, incarnant la légitimité ultime; preuve qu'elle rencontre un écho dans toutes les classes sociales et dans tout le pays.¹¹

Dans presque toutes les manifestations, ce sont les ouvriers, ou plus largement les classes populaires, qui sont à l'honneur. Les manifestants sont "*casi todos hijos del taller*"¹² dans tel défilé anti-réélectionniste; dans tel autre, réélectionniste, "*tomarán parte 30 000 manifestantes todos ellos hombres de trabajo y netamente del pueblo, lo que la*

hace más significativa y altamente simpática".¹³ Au-delà, ce sont, selon la formule consacrée, "*todas las clases de la sociedad*", qui prendront part à la manifestation. Celle du 25 avril 1909 voit défiler derrière le cortège ouvrier d'une usine, les patrons de cette même usine en fiacre. La presse anti-réélectionniste peut s'en donner à cœur joie. Parlant de la manifestation du 2 avril 1910, *México Nuevo* écrit: "*La formaron como es bien sabido la plutocracia, la empleomanía [sic] oficial, los ricos que gozan de privilegios anticonstitucionales*".¹⁴ Roque Estrada, dans son récit de la manifestation anti-réélectionniste du 29 mai 1910, parle d'un "*conjunto intergrado por elementos de todas las clases sociales*", mais "*con excepción de la privilegiada por la Fortuna y por el favoritismo oficial*".¹⁵

Le nombre de manifestants revêt une importance particulière, bien entendu. Il s'agit de mesurer quantitativement ses capacités de mobilisation. S'il apparaît clairement qu'à l'aune du nombre, ce sont les réélectionnistes qui dominent très nettement la bataille, tous les chiffres n'ont pas la même signification. Que les clubs anti-réélectionnistes et le Partido Nacionalista Democrático réussissent à mobiliser environ 7 000 personnes dans les rues de Mexico, et c'est déjà un exploit. Que le Comité réélectionniste n'atteigne pas le but fixé de 30 000 manifestants, et on peut s'interroger sur les capacités de mobilisation du régime porfirien. De la même manière, le simple fait d'être rapporté dans la presse officielle est déjà une reconnaissance, quelque soit le nombre annoncé. Un exemple, la manifestation du 29 mai 1910, organisée par la "presse indépendante" en faveur des candidatures de Madero et Vázquez Gómez. *El Imparcial* en rend compte dans ses éditions, au contraire de la manifestation du 1^{er} mai passé. Cela signifie sûrement qu'elle a revêtu une importance numérique beaucoup plus notable que la première. Mais le journal ne mentionne que le chiffre de 4 000 à 5 000, alors que Roque Estrada parle de, en comptant la foule qui assiste au *meeting* à la fin de la manifestation, 30 000 personnes.¹⁶ Il est relativement difficile de toujours disposer de chiffres sûrs, tant chaque organe de presse reprend de façon unanime les informations données par leurs confrères de la même tendance. Quant aux témoignages de participants ou d'observateurs, ils sont trop souvent fantaisistes pour ne pas s'en méfier: Henry L. Wilson, ambassadeur des États-Unis, parle dans un rapport¹⁷ de 50 000 personnes à la manifestation anti-réélectionniste du 1^{er} mai 1910!

Concernant la représentativité, mais dans un autre registre, les représentants des états à la manifestation réélectionniste du 2 avril 1910 devront apporter avec eux la marque du nombre de clubs qu'ils représentent, puisqu'ils devront porter, selon les instructions officielles, "*un estandarte con la inscripción siguiente: 'Delegación del estado de...' 'Por [tantos] Clubs'*".¹⁸ Les appels à manifester oscillent souvent entre ces deux façons de mesurer la popularité: "*La manifestación del partido reeleccionista será solemne, no sólo por el número de ciudadanos que tomarán participación en ella, sino por las delegaciones que la forman*", écrit *El Debate*.¹⁹ Autant que le nombre ou le caractère populaire, c'est donc aussi la représentativité qui est mise en avant. Pour cette manifestation réélectionniste, la commission d'organisation se charge de définir les critères de représentativité: "*... la delegación [de cada estado] no será de menos de 10, ni más de 20 representantes*".²⁰ Et si le nombre fait défaut, la qualité des participants y supplée: "*... el Comité Ejecutivo de la Convención Nacional, al organizar la manifestación y llevarla a cabo, nunca se preocupó por la cantidad de los manifestantes, sino por la calidad de ellos*".²¹

Enfin, la représentativité se joue sur le terrain géographique. Comme nous l'avons vu, la manifestation réélectionniste du 2 avril 1910 compte en son sein "*los representantes más caracterizados de todo el país*".²² Certains n'hésitent pas, à l'occasion, à convoquer les fantômes de la Révolution française pour illustrer ce rassemblement dans la capitale: "*¡Un inmenso ágape reunirá en la capital de la República a los representantes de todas las agrupaciones reeleccionistas, y será México entero, partiendo como en las federaciones de 1790, el pan de la fraternidad entre sus hijos! ...*".²³ Plus modestement, les anti-réélectionnistes en appellent aux habitants des municipalités du District Fédéral pour leur manifestation du 1^{er} mai 1910, en insistant sur les quartiers populaires: "*rumbo de San Lazaro*", "*barriada de Santa Cruz Acatlán*", "*hijos del barrio de Santiago Tlatelolco [...] de Tizapán, de Contreras, de Santa María la Rivera*".²⁴

Le recours à la rue, qui au départ s'impose aux anti-réélectionnistes par les circonstances, finit par être le moyen de démontrer la représentativité (ou popularité) de chaque faction. Mais ce recours à la rue n'est jamais une menace pour l'ordre public. Il n'y a que *El Debate*, journal furieusement anti-madériste pour demander: "*¿Va la autoridad a cruzarse de brazos ante la organización pública y*

descarada del motín?"²⁵ La révolution qui menace le pays, selon Madero, est celle des armes, solution à laquelle il finira par se rallier. Jusqu'au bout, Madero en appelle au réveil de la conscience citoyenne dans les urnes. Après la défaite et la prison, son but est de renverser militairement le régime. La manifestation, alors, ne disparaît pas, mais se voit dénier toutes les vertus dont elle était parée quelques mois plus tôt.

Les prémisses de la manifestation, de l'usage de la manifestation à des fins de propagande, de représentation, de mobilisation partisane, se situent peut-être dans les mobilisations électorales de la fin du Porfiriat; elles obligent à s'accorder sur un renouvellement des instruments de lutte et de propagande, après les échecs successifs des magonistes et du Partido Liberal Mexicano, des grèves du milieu de la décennie, des efforts d'une partie de l'élite intellectuelle pour contester de l'intérieur le régime porfirien.

Structures et formes manifestantes

La rue est-elle forcément le lieu du désordre? La manifestation est-elle universellement une forme proche ou issue de l'émeute, des troubles urbains? On a généralement coutume de différencier la manifestation et l'émeute par la reconnaissance dont jouit la manifestation de la part des autorités, du pouvoir, de l'État, qui en sont les destinataires, les "interlocuteurs", et donc aussi les acteurs. Mais qu'en est-il dans le cas des manifestations électorales qui n'ont pas l'État pour interlocuteur? Ni manifestation émeutière, ni manifestation de protestation ritualisée telle que nous les connaissons aujourd'hui, ces manifestations empruntent beaucoup de leurs caractères à la pratique dominante de la rue à cette époque. Et l'expérience politique principale de la rue, durant tout le Porfiriat, pour les classes populaires, c'est celle de la procession civique lors des célébrations nationales.

Le choix de la date est un premier indicateur de la proximité des manifestations avec les fêtes nationales. Les dates de festivités sont souvent choisies pour organiser des contre-commémorations: c'est le cas des manifestations du 6 février et du 20 mars pour les anti-réélectionnistes, et du 5 mai 1909 et 2 avril 1910 pour les réélectionnistes.²⁶ Pour ces der-

niers, choisir la date du 2 avril a une double efficacité: c'est un jour de fête nationale, et le défilé politique de soutien à la réélection se fond alors dans le programme des autres festivités, lui accordant ainsi une légitimité forte. De plus, la date du 2 avril est par définition celle de Porfirio Díaz, puisque ce jour-là est célébrée la victoire du président à la tête de l'armée mexicaine dans la bataille du 2 avril 1867 contre les Français. Habituellement héros déclaré des fêtes du 2 avril, le général Díaz l'est à plus forte raison lorsque sont couplés festivités officielles et défilé partisan. Le Comité Ejecutivo de la Convención Reeleccionista l'exprime ainsi:

*No había que vacilar para elegir el día en que el acto debe ejecutarse, cuando no estamos lejos de una fecha que recuerda a un tiempo mismo uno de los hechos más gloriosos para las armas nacionales y una página brillante en la biografía del ilustre soldado a quien proclamamos para el primer puesto de la Nación.*²⁷

Cette instrumentalisation dans le cadre de la campagne peut paraître banale et finalement peu exceptionnelle, tant le régime porfirien a l'habitude depuis 35 ans d'user des fêtes nationales pour célébrer son œuvre et son existence. Mais le fait que les anti-réélectionnistes eux aussi retiennent des dates de fêtes civiques pour manifester doit attirer l'attention.

Le 6 février 1910, le Club Antirreeleccionista de Obreros "Benito Juárez" organise une célébration de la Constitution de 1857 et fait appel au passé pour y puiser les raisons de son combat actuel:

*... si los esclavos de hace un siglo, nos enseñaron, con el Inmortal Hidalgo al frente, cómo se rompen las cadenas de la Opresión y cómo se muere por la Independencia, enseñemos nosotros, a las generaciones futuras, cómo se lucha, al amparo de la Paz, por el reinado de la Constitución de 1857 con los Principios de la no reelección y sufragio efectivo.*²⁸

De même, la manifestation réprimée du 11 septembre 1910 donne aussi un sens à cette association entre manifestation partisane et célébration civique. Le but des organisateurs est à la fois de réaliser un acte commémoratif (porter des couronnes de fleurs sur les tombes des héros de l'Indépendance) et une protestation politique (soutenir la demande d'annulation des élections de 1910).



On peut donc noter la manière différenciée dont réélectionnistes et anti-réélectionnistes usent des fêtes nationales. Les porfiristes jouent sur la confusion (rendre hommage au président en même temps que soutenir sa réélection) alors que les anti-réélectionnistes spécifient la dualité de leur démarche (objet fêté et démarche politique). Mais tous font référence à la *historia patria* comme légitimation de leur combat.

L'étude des trajets des manifestations confirme l'idée de la référence à la géographie des festivités. Les trois manifestations réélectionnistes (25 avril et 5 mai 1909, 2 avril 1910) suivent exactement le même chemin: elles ont pour point de départ la statue de Carlos IV ou la *glorieta* de Colón, à l'entrée du *paseo* de la Reforma, et empruntent l'avenue

Juárez, la rue San Francisco pour déboucher sur le Zócalo et passer sous les balcons du Palais National.²⁹ Les commissions d'organisation réélectionnistes sont loin de faire preuve d'originalité dans le choix de leur parcours. On retrouve là très clairement celui utilisé par les processions civiques des fêtes patriotiques, et en dehors de variations possibles, l'axe emprunté est celui des célébrations porfiriennes quelles qu'elles soient: défilés militaires, cortèges civiques, processions à Juárez, suite de Porfirio Díaz se rendant sur les lieux de célébration ou à Chapultepec... Le trajet parcouru est le trajet consacré par plus de 30 ans de festivités civiques, il est le trajet légitimé par l'histoire mexicaine, ni plus ni moins. Le choix que font les organisateurs est de mettre leurs pas dans ceux de la coutume festive.

Le trajet le plus significatif⁶⁰ en termes d'innovation et de rupture avec l'ordre processionnel instauré par les fêtes civiques est sans conteste celui de la manifestation du 1^{er} mai 1910. Les manifestants, organisés par clubs politiques et ouvriers, partent de différents points de la ville³¹ pour converger en cortèges au rendez-vous situé à la *plazuela del Carmen*, à quelques rues au nord-est de la *plaza Santo Domingo*. Puis la manifestation arpente en sens inverse le parcours établi, en passant par le *Zócalo*, les rues de San Francisco, les avenues Juárez et Reforma pour rejoindre les rues Roma et Berlín où se clôt la manifestation par un *meeting*, au cours duquel prennent la parole Madero et Vázquez Gómez depuis le balcon de la maison de Madero. Si l'on étudie le trajet parcouru, rien n'oblige les manifestants à passer sur la place de la Constitución. Non seulement, il la franchisse, on peut le comprendre pour la centralité qu'elle évoque, mais pas n'importe comment. Le choix est fait de défilé sous les balcons du Palais National, sans aucun doute en hommage subtil aux manifestations réélectionnistes. Ce jour-là, bien sûr, Díaz n'est pas là pour saluer les manifestants passant sous ses fenêtres. Mais parcourir le trajet consacré en sens inverse est d'autre part une claire indication de la contradiction jamais vraiment résolue des anti-réélectionnistes: s'ils empruntent l'itinéraire "obligé", reliant le *Zócalo* au *paseo* de la Reforma par les rues de San Francisco et l'avenue Juárez, ils en renversent la progression établie.

Les autres parcours anti-réélectionnistes évoluent aussi entre rupture et révérence quant aux rues empruntées ou aux lieux reliés entre eux: la manifestation du 6 février 1910 relie d'abord la *plazuela del Carmen* au *paseo* de la Reforma en évitant le *Zócalo*, pour ensuite y achever sa course après avoir emprunté les avenues Juárez et San Francisco; celle du 29 mai part également du nord-est du centre de la ville pour relier au sud-ouest la rue de Balderas et conclure sous les balcons du journal *El Progreso Latino* d'où Madero et Vázquez prononcent leur discours.

On ne peut donc conclure à la différenciation nette des espaces manifestants réélectionnistes et anti-réélectionnistes. Ce sont bien aux partisans de Madero qu'il est imposé de se distinguer sans pour autant rompre avec le cadre légitimé. Les porfiristes se contentent eux d'un réinvestissement. On est donc loin d'un espace politique en construction et d'une lutte pour la définition de territoires légitimes, mais plus simplement de territoires manifes-

tants à s'approprier, quelquefois le temps d'une seule manifestation. Mentionnons encore deux éléments qui permettent de lier un peu plus les manifestations réélectionnistes et anti-réélectionnistes avec la fête civique: les actes de révérence aux dirigeants, que ce soit sous les balcons du Palais National ou ailleurs pour les partisans de Madero, et la similitude avec laquelle sont organisés les cortèges des défilés.³²

Certaines modalités (dates, passage sous les fenêtres du Palais National ou ceux de la maison de Madero), la pratique qui consiste à faire défilé des groupes constitués (sociétés mutualistes et ouvrières, représentants de telle ou telle fraction ou secteur de la société avec leurs signes distinctifs, la partie symbolisant le tout), invitent à considérer les manifestations électorales de la fin du Porfiriat comme largement issues, dans leur morphologie, des processions civiques des fêtes nationales. Au contraire, l'exploration de nouveaux trajets dans un cadre territorial pourtant parfaitement balisé par plusieurs décennies de pratiques festives indique une contestation réussie du monopole de la rue a priori possédé par le pouvoir.

À travers ces quelques caractères, on peut définir deux niveaux d'analyse pour tenter de clarifier les formes manifestantes que nous venons de voir. La forme vient de la fête, celle-ci agissant comme élément de légitimation dans un contexte politique qui la rend nécessaire et alors qu'il n'existe pas de tradition sur laquelle s'appuyer, sauf à avoir recours à l'émeute. Or, le cadre électoral à travers lequel mènent la bataille porfiristes et anti-porfiristes invalide de fait le recours à quelque forme violente que ce soit. Le défilé civique, plus neutre et surtout légitimé par la pratique même des réélectionnistes dessine une figure d'inclusion. Mais la mobilisation collective comme activité nécessaire à l'expression d'une protestation ou d'une contestation, ici, en l'occurrence, la contestation du système réélectionniste et du régime lui-même dessine une figure d'exclusion. Ces deux figures, d'inclusion et d'exclusion, sont les deux bornes entre lesquelles navigue l'anti-réélectionnisme durant ces deux années. La manifestation du 11 septembre 1910 en est une illustration assez convaincante.

En septembre 1910, la capitale mexicaine fête pompeusement le centenaire de l'Indépendance. Un mois de festivités, d'inaugurations, de banquets pour la haute société et les nombreux représentants de pays étrangers, de divertissements et de défilés civiques pour les classes populaires. Le 11

septembre 1910, les anti-réélectionnistes décident de réaliser une manifestation, dont l'objet est à la fois de contester le résultat des élections présidentielles (Porfirio Díaz a été déclaré vainqueur en juillet) et de déposer des gerbes de fleurs sur les cercueils des héros de l'Indépendance exposés dans la cathédrale avant leur transfert au Palais National, de l'autre côté du Zócalo. La manifestation est interdite au motif qu'un tel hommage sera rendu le 14 septembre lors de la Gran Procesión Cívica. Les manifestants se réunissent tout de même et la police, présente sur le lieu du rassemblement, *paseo* de la Reforma, finit par charger les participants, sans doute plusieurs centaines de personnes. Mais la dispersion ne produit pas l'effet escompté: de pacifiques et patriotes, les manifestants se transforment en foule mue par le sentiment d'injustice de ne pouvoir honorer les héros de l'Indépendance. La suite des événements est désordonnée et l'information parcellaire: les manifestants rejoignent par des chemins détournés la cathédrale pour y déposer quand même leurs couronnes de fleurs, puis certains poussent jusqu'à la rue de Cadena, où habite Porfirio Díaz, dont ils lapident la maison tandis que des affrontements ont lieu en ville avec la police.³³ Cet épisode illustre le jeu d'inclusion / exclusion dans lequel se trouvent les anti-réélectionnistes, bien qu'à cette date (Madero a été arrêté en juin puis s'est échappé aux États-Unis), le régime porfirien les a déjà définitivement exclus. Les manifestants reviendront par la grande porte lors des journées de mai 1911 au moment des émeutes et manifestations qui précipitent la chute finale de Porfirio Díaz.

Illustration ou témoignage des phénomènes politiques à l'œuvre, la manifestation l'est sans conteste: effacement de la question sociale au profit de la question politique, refus explicite du recours à la violence dans le cadre du combat politique, rapport ambigu à l'État porfirien...

Mais au-delà, que nous apprend la manifestation? Dans le Mexique de la fin du Porfiriat, elle permet à la multitude des oppositions politiques de se fondre, certes temporairement, dans un cadre commun qui est celui du parti anti-réélectionniste. S'y retrouvent les *reyistes* déçus du renoncement de Bernardo Reyes, de nombreuses organisations ouvrières actives lors des luttes et grèves du milieu de la décennie, plus généralement tous les individus, déjà organisés ou non dans des comités politiques, qui se massent derrière la figure de Madero dans l'opposition à la dictature. Ces "fonctions" bien

connues de la manifestation³⁴ (constitution du groupe, moyen de son expression, coordination d'intérêts divers), nous pouvons les formuler ainsi pour la période qui nous intéresse: la manifestation fournit un cadre collectif, maîtrisé, saisissable et reconnu à la confrontation avec le pouvoir porfirien. Elle est donc un outil politique au sens le plus élémentaire du terme.

Un outil maîtrisé, ou autrement dit non-violent (du moins jusqu'à l'arrestation de Madero en juin 1910), qui permet d'émettre l'hypothèse que la manifestation madériste conjure la menace populaire. En témoigne Alfredo Robles Domínguez, représentant de Madero à Mexico au mois de mai 1911, qui n'hésite pas à falsifier un télégramme de Madero pour donner l'ordre aux manifestants de cesser les émeutes, sous peine de faire donner la gendarmerie montée pour mater la révolte. Pour les madéristes, la manifestation ne vaut que tant qu'elle évolue dans le cadre pacifié de relations politiques policées, en l'occurrence celui de la campagne électorale.³⁵

Un outil saisissable par les classes populaires, au contraire des cadres jusque là dominant de l'opposition au Porfiriat:³⁶ journaux, clubs, qui rassemblent plutôt des lettrés et des professions libérales ou moyennes, mais qui de fait peinent à organiser massivement les classes populaires. La manifestation est là un cadre relativement régulier dans lequel la participation, au vu de l'exposition politique qu'elle suppose, constitue déjà une forme d'organisation partisane. Elle permet aussi à des groupes de s'affirmer en tant que tels dans les limites assez lâches de l'opposition à la réélection.

Un outil reconnu, enfin, comme en témoigne une série de télégrammes de Ramón Corral, ministre de l'intérieur et chargé à ce titre du maintien de l'ordre public, dans lesquels les instructions données au gouverneur des états valent reconnaissance du recours à la manifestation:

*El mejor sistema con Madero es hacer que fracasen sus manifestaciones no por la fuerza sino por falta de concurrencia o porque el público lo silbe. Se le deben disolver sus reuniones y proceder en su contra judicialmente cuando degeneren en escándalo, diga discursos subversivos o de algún otro modo caiga dentro de los preceptos del Código Penal.*³⁷

Cela signifie bien que la manifestation en tant que telle ne peut être assimilée au désordre public et qu'il y a bien un enjeu à ce que le rassemblement échoue faute de participants. Cela ne constitue-t-il

pas, en soi, l'acte de naissance officieux d'une pratique qui se propagera et évoluera de façon fulgurante et tonitruante dès la chute du régime porfirien en 1911 et pendant la période du gouvernement madériste? *

Notes

- 1 François Chevalier, *L'Amérique latine de l'Indépendance à nos jours*, PUF, Paris, 555 p.
- 2 Cf. par exemple *Bases constitutivas del Club Reelectionista de la Ciudad de México*, Imprenta Artística, México, 1909 et Saúl Jerónimo Romero, *La incorporación del pueblo al proceso electoral de 1910*, INEHRM, Mexico, 1995.
- 3 *La revolución y Francisco I. Madero*, INEHRM, Mexico, 1912.
- 4 Manuel González Ramírez, *La Revolución social de México* (I), FCE, Mexico, 1960, p. 168.
- 5 Lire à ce propos l'article d'Elisa Cárdenas Ayala dans ce même numéro.
- 6 Cf. Francisco I. Madero, *La sucesión presidencial en 1910, 1908, et Instrucciones para la campaña electoral*, manuel de propagande électorale édité par le Comité Ejecutivo Anti-reeleccionista, Mexico, 1910.
- 7 *México Nuevo*, 3 mai 1910.
- 8 *Ibid.*
- 9 *El Imparcial*, 23 avril 1909.
- 10 Les soutiens "populaires" de Reyes étant quant à eux organisés dans des clubs indépendants.
- 11 "Las manifestaciones de esta índole cuadran perfectamente al carácter popular y son una plena demostración de que la gran masa social sabe manifestar en forma clara sus aspiraciones y deseos" (*El Imparcial*, 21 avril 1909). "Podrá presentarse a los ojos de los candidatos y de la Nación, en un acto de confraternidad política, la representación de todos los pueblos de la república, unidos por la convicción en una sola idea, y por la voluntad en una resolución común" (*El Debate*, 2 mars 1910).
- 12 *México Nuevo*, 3 mai 1910.
- 13 *El Imparcial*, 1^{er} mai 1909.
- 14 *México Nuevo*, 4 avril 1910.
- 15 *La revolución y Francisco I. Madero*, op. cit.: 231.
- 16 *Ibid.*
- 17 Cité par Santiago Portilla, op. cit.: 443.
- 18 *El Debate*, 2 mars 1910.
- 19 *El Debate*, 2 avril 1910.
- 20 *Ibid.*
- 21 *El Imparcial*, 1^{er} avril 1910.
- 22 *Ibid.*
- 23 *El Debate*, 2 mars 1910.
- 24 *México Nuevo*, 3 mai 1910.
- 25 *El Debate*, 18 juin 1910.
- 26 Le 5 février est la date de l'anniversaire de la Constitution de 1857; le 21 mars celle de la naissance de Juárez, le "père" de la nation; le 5 mai celle de la victoire des troupes du général Zaragoza sur l'armée française en 1862. De plus, la manifestation du 25 avril 1909 devant au départ être organisée le 2 avril.
- 27 *El Debate*, 2 mars 1910.
- 28 *El Constitucional*, 6 février 1910.
- 29 Cf. plan: les parcours réélectionnistes.
- 30 Cf. plan: les parcours anti-réélectionnistes.
- 31 La plupart des cortèges ouvriers prennent pour points de départ de cette pérégrination pré-manifestante les usines ou les places centrales des quartiers éloignés du centre. Les manifestants des villages du sud du District Fédéral (San Ángel, Mixcoac, Tacubaya) viennent en train. À chaque point de rendez-vous a lieu un *meeting* avant le départ. Les membres du Partido Nacionalista Democrático vont tenir "sus mítines dominicales" sur les places de la Constitution, de la Merced et de Tepito avant de rejoindre le point de concentration (*México Nuevo*, 1^{er} mai 1910).
- 32 Faute de pouvoir ici développer ce thème, nous nous permettons de renvoyer à notre étude: *El pueblo en orden. El uso de las procesiones cívicas y su organización por contingentes en las fiestas porfirianas. Historias* 43: 51-63, mai-août 1999.
- 33 *El País*, 12 septembre 1910; Luis Cabrera, *Los dos patriotismos*, dans *Obras políticas del licenciado Blas Urrea*, INEHRM, Mexico, 1921, 10 p.; Santiago Portilla, op. cit.: 79-80.
- 34 Cf. entre autres Danielle Tartakowsky, *Les manifestations de rue en France, 1918-1968*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1997: 7-20; Vincent Robert, *Les chemins de la manifestation, 1848-1914*: 7-17, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 1996.
- 35 Cela ne signifie nullement que Madero refuse la violence comme mode de conquête du pouvoir. Mais lorsqu'il lance son appel à l'insurrection en novembre 1910, c'est pour former une armée hiérarchisée, avec officiers, soldats, intendance et uniformes, dont il est le commandant en chef.
- 36 Cet élément est toutefois à nuancer, la proportion d'individus "sans culture" n'étant pas négligeable dans certaines tendances de l'opposition: les trois quarts chez les magonistes du PLM, plus de la moitié chez les anti-réélectionnistes, pour seulement un tiers chez les reyistes, d'après le corpus étudié par François-Xavier Guerra, dans *Le Mexique de l'Ancien Régime à la Révolution* (I): 401, L'Harmattan-Presses de la Sorbonne, Paris, 1985.
- 37 Télégramme de Ramón Corral au gouverneur Cubillas, Sonora, 9 janvier 1910, tiré de Manuel González Ramírez, *Fuentes para la historia de la Revolución Mexicana* (IV): 145, FCE, Mexico, 1957.

